

IDÉES/

Robin DiAngelo

«Les Blancs se protègent, eux et leur racisme, pour maintenir le statu quo»

En août 2018, Lisa Benson Cooper est renvoyée de son poste de reporter sur une chaîne de télévision américaine. Plusieurs de ses collègues, blancs, se sont plaints aux ressources humaines d'un article que la journaliste, noire, a partagé sur les réseaux sociaux, titré «Comment les femmes blanches utilisent leurs larmes pour faire taire les femmes noires». Coïncidence, au même moment de cette année-là, paraît en anglais le percutant essai *Fragilité blanche*, qui deviendra vite un best-seller et un incontournable de la lutte antiraciste. Publié en français (Les *Arènes*, 2020) en plein soulèvement international contre le racisme et les violences policières, l'ouvrage de la sociologue américaine Robin DiAngelo, spécialiste des «*whiteness stu-*

La sociologue américaine analyse les difficultés qu'éprouvent les Blancs à dénoncer les inégalités raciales systémiques. Un déni qui passe par l'émotion, l'indignation, la colère d'être accusé... de racisme.

Recueilli par
PALOMA SORIA BROWN

dies», analyse avec minutie les difficultés qu'éprouvent souvent les Blancs à parler de racisme. Forte d'une expérience de vingt ans dans la formation à l'antiracisme, la chercheuse remarque les mêmes comportements. Pour éviter de s'interroger sur leurs biais racistes et s'épargner ce qu'elle appelle un «*stress racial*», de nombreux participants blancs détournent l'objet de ces conversations où ils se sentent personnellement attaqués, en ayant recours à la colère, l'indignation... ou aux larmes. Jamais condescendant, *Fragilité blanche* invite les Blancs à dépasser ces stratégies de contournement, souvent inconscientes, et à devenir de vrais alliés de ce combat essentiel pour l'égalité. **Aux Etats-Unis puis dans le monde, le meurtre de George Floyd par un policier fin mai a déclenché de larges manifestations contre le racisme. En tant que société, comment la façon**

dont nous abordons la lutte contre le racisme est-elle en train d'évoluer, selon vous ?

La nouveauté, c'est que nous utilisons des concepts que nous n'utilisions pas auparavant. Celui de « racisme systémique » : je ne pense pas qu'on puisse comprendre le racisme si on ne comprend pas qu'il est intrinsèquement structurel. Or, jusqu'à récemment, nous parlions du racisme comme étant limité à des actes isolés que seules certaines personnes commettent. Et les personnes qui commettent ces actes étaient considérées comme de « mauvaises personnes ». Le problème est que, tant que c'est la façon dont nous définissons le fait d'être raciste, nous exemptons tous les Blancs du racisme systémique. Et nous laissons la possibilité aux Blancs d'être sur la défensive lorsqu'on parle de racisme, parce que si l'on croit que les actes racistes sont uniquement commis par de mauvaises personnes souhaitant sciemment en heurter d'autres, alors pointer du doigt le comportement raciste de quelqu'un remet en question sa moralité. C'est ce qui poussera cette personne à faire preuve de résistance : elle cherchera à se défendre. En réalité, pratiquement tous les actes racistes sont commis par des personnes blanches qui, elles, diraient : « Je ne suis pas raciste, vous savez. »

Dans cette perspective, qu'apporte le concept de « fragilité blanche » à la lutte antiraciste ?

Jusqu'à présent, les Blancs ont pu très mal se comporter sans avoir à rendre de comptes. Le concept de « fragilité blanche » contribue à ce qu'ils soient tenus pour responsables de leurs actes. Ce terme montre à quel point il suffit de peu pour que les Blancs se réfugient dans l'indignation ou adoptent une attitude

défensive dès que leur vision du monde, leurs présupposés, leurs comportements ou leurs avantages raciaux sont remis en question. Suggérer qu'ils bénéficient des inégalités raciales est un défi. En fait, c'est un cercle vicieux. Ainsi, récemment, quelqu'un a souhaité organiser une présentation de *Fragilité blanche* sur son lieu de travail. Mais certains Blancs, très contrariés par cet événement, l'ont fait annuler. En fin de compte, c'est une occurrence de la fragilité blanche qui a empêché une conversation sur la fragilité blanche d'avoir lieu.

Contrariété, indignation... Comment se fait-il que les émotions puissent faire obstacle à la lutte contre le racisme ?

Le racisme, c'est le statu quo. Si je suis blanc et que parler de racisme provoque chez moi un inconfort, cela signifie que je suis à l'aise dans une société raciste. Par ailleurs, lorsque l'on est en situation de pouvoir, on peut utiliser ses sentiments pour détourner l'attention du vrai problème et conserver ce pouvoir. Si quelqu'un me dit que j'ai tenu des propos racistes, que je me mets à pleurer et que je me sens attaqué au point d'appeler la police, ma réaction est émotionnelle, mais elle est soutenue par le pouvoir que je détiens. Je fais référence à la vidéo devenue virale fin mai, dans laquelle une Américaine blanche, Amy Cooper, accuse à tort un Afro-Américain, Christian Cooper, de l'avoir menacée. C'est une illustration parfaite de la fragilité blanche et de ce qu'on appelle les « larmes des femmes blanches ». Amy Cooper s'attendait à ce que la police prenne son parti. Remarquez à quel point ses émotions lui ont servi d'arme.

Existe-t-il d'autres obstacles ?

Bien sûr. D'abord, l'idéologie indivi-

dualiste dans les cultures occidentales. Grâce à elle, les Blancs deviennent des individus. Nous ne sommes pas marqués par notre race, on ne nous apprend pas à la considérer comme ayant une signification quelconque. Par conséquent, si vous, en tant que membre d'une minorité ethnique, avez des problèmes liés à la race, ce ne sont pas les miens. Nous nous déchargeons donc du fardeau psychique, intellectuel et émotionnel de la race sur les personnes noires. Ensuite, le fait est qu'en tant que Blancs, nous intériorisons la croyance en notre supériorité. C'est ce qui est le plus difficile à admettre. Pourtant, les images de la blancheur comme idéal sont bel et bien omniprésentes dans les cultures occidentales. Enfin, vous avez l'idéologie de la méritocratie : on nous apprend que tout ce que nous obtenons est le résultat de notre travail acharné et de nos valeurs supérieures, et non le résultat de privilèges obtenus dans une société qui valorise les Blancs au détriment des autres. La conjonction de ces phénomènes fait qu'en tant que personne blanche, je suis rarement en dehors de ma zone de confort raciale et que je peux vivre la majeure partie de ma vie sans jamais avoir à affronter cette vérité.

Parler «des Blancs» en général ne comporte-t-il pas le risque d'alimenter les préjugés racistes ?

Comme cette idée est pratique ! La notion de fragilité blanche appartient à la sociologie de la domination, c'est-à-dire la façon dont les groupes dominants maintiennent leur position sociale et intimident les autres pour qu'ils ne contestent pas ces positions. Oui, nous sommes tous des individus uniques, bien sûr, et je ne prétends pas connaître l'histoire de chaque personne blanche qui lit cet article en ce mo-

ment. Et cela s'applique aussi à moi : j'ai grandi pauvre, j'ai un handicap, vous ne savez pas ces choses-là sur moi. Vous ne savez pas à quel point j'ai souffert. Mais nous sommes aussi membres d'un groupe social. Pensez-vous que si j'étais noire, j'aurais vécu ces expériences exactement de la même façon ? Ou pensez-vous qu'une personne noire est confrontée au racisme, en plus de tout le reste ?

C'est-à-dire ?

En vertu de mon appartenance à ce groupe social, et du fait qu'on m'a attribué la catégorie de «blanche», il est possible de prédire un certain nombre de choses. Si ma mère et moi allons survivre à ma naissance, ou combien de temps je vais vivre ! Cela signifie que nous recevons des messages collectifs de la société, tout autour de nous. Nous devons donc être prêts à analyser ces messages et à observer ce qui se passe au niveau général et pas seulement particulier. Lorsque nous aurons vraiment atteint un monde où la couleur n'importe pas, ce qui n'est pas encore le cas, alors, peut-être qu'il ne sera plus utile de généraliser. En attendant, nous devons examiner ce que signifie le fait de se voir attribuer des statuts sociaux différents.

L'histoire française du racisme diffère fortement de celle des

Etats-Unis. La «fragilité blanche» peut-elle trouver une résonance ici ?

Je vais vous répondre en vous racontant quelle est mon expérience dès que je me rends hors des Etats-Unis pour parler de mon livre. Ce sont généralement des Noirs qui font appel à moi. Donc, j'arrive, et là, des Blancs me prennent à part et disent : «*Le racisme est un problème américain. C'est différent ici. Vous ne connaissez pas notre culture. Ici, le racisme*

n'existe pas.» Sauf que, dans ces mêmes endroits, les Noirs qui m'ont fait venir me prennent à part et disent : «*Oh ! mon Dieu, s'il vous plaît, venez ici et réveillez ces gens. Parce que tout ce dont vous parlez, c'est ce que nous vivons !*» Donc nos histoires sont peut-être dif-

férentes, mais la fragilité blanche et les conséquences des discriminations raciales sont les mêmes.

En France, l'argument «je ne vois pas la couleur» est souvent utilisé comme preuve que le racisme n'existe pas. Quelle est sa légitimité selon vous ?

Il suffit de faire un parallèle avec le sexisme. Imaginez que je sois l'une des rares femmes dans un milieu de travail majoritairement masculin et que je sois victime de misogynie. Je vais voir mon chef et je lui explique que je ressens de l'hostilité en tant que femme dans cet environnement. Et il me regarde et me répond : «*Je ne vous vois pas comme une femme.*» Ce serait absurde ! Cette idée selon laquelle nous ne voyons pas la couleur l'est tout autant... Je

n'oublierai jamais ce jour où je me suis trouvée à côté d'un homme noir qui organisait un atelier sur le racisme. Une femme blanche lui a dit : «*Je ne vous vois pas comme un Noir.*» Il l'a regardée et lui a répondu deux choses. La première était : «*Y a-t-il un problème avec votre vue ? Parce que je suis noir, et je suis presque sûr que vous le voyez.*» Et la seconde : «*Comment allez-vous voir le racisme, dans ce cas ? Parce que je*

suis noir et cela rend mon expérience différente. Si ne pouvez pas l'admettre, alors vous refusez ma réalité.»

Le fait que vous soyez blanche influe-t-il sur la portée de votre message ?

Je pense que c'est en partie dû à des gens comme moi, des personnes blanches, qui ont transmis ce message encore et encore jusqu'à ce qu'il finisse par être entendu à plus grande échelle. Comme la chercheuse et militante britannique Peggy McIntosh, qui a inventé le concept de «privilege blanc». Les Noirs en parlent depuis des centaines d'années. Mais le racisme entraîne une forme de partialité implicite : lorsque les Blancs valident ce que disent les Noirs, alors les autres Blancs sont plus susceptibles de le croire. Nous sommes paradoxalement considérés comme les plus objectifs sur le plan racial. Personnellement, je pense que nous sommes les plus subjectifs parce que nous sommes ceux qui bénéficions le plus du statu quo.

Quels conseils avez-vous à donner aux Blancs qui veulent s'investir dans la lutte contre le racisme ?

J'ai un tatouage sur le bras qui dit «Sois courageuse». Les Blancs doivent prendre des risques. Il faut du courage, vous savez, même si je ne compare jamais cela aux risques que prennent les Noirs... sinon nous en prendrions plus souvent. Dans la société, il existe ce que j'appelle la «solidarité blanche», l'accord tacite entre les Blancs pour que nous nous protégions, nous et notre racisme, pour que nous maintenions le statu quo. Aller contre cette solidarité a un coût : nous sommes rejetés par les autres Blancs, jugés trop sensibles, dénués de sens de l'humour. C'est pour cela que je crains que, sans système de soutien, la sincérité et les efforts des Blancs investis actuellement dans l'antiracisme ne s'estompent. Il va y avoir encore pour longtemps des résistances.

C'est une chose de manifester dans la rue, c'est important. Mais retournez sur votre lieu de travail et défiez votre administration. Ce sera difficile d'une manière très différente. Nous devons donc trouver comment nous allons soutenir ce mouvement au-delà des protestations et des symboles. ♦



ROBIN DIANGELO
FRAGILITÉ
BLANCHE
les Arènes,
256 pp., 19 €.



DR



Lors de la manifestation organisée par le Comité Adama, le 13 juin, place de la République, à Paris.

PHOTO CYRIL ZANNETTACCI VU